

La Mort du roi Tsongor

de Laurent Gaudet

Parce que la mémoire atavique est si puissante, chacun situe spontanément l'action en Afrique. Mais à aucun moment, ce continent n'est cité. De même, n'est-il fait aucune allusion à la couleur de peau des personnages. C'est une sorte de réflexe, d'intuition qui les fait voir noirs ! Et la magnifique image de couverture suggère qu'il en va ainsi.

Des lieux où se déroule l'histoire, le lecteur ne connaîtra que Massaba, la capitale, où vit le Roi Tsongor. De la ville, il est dit qu'elle est magnifique, que « des caravanes entières venaient des contrées les plus éloignées, pour apporter épices, bétail et tissus ». Regorgeant donc de richesses, auxquelles vont s'ajouter celles, infinies, du prétendant à la main de Samilia. Paradoxalement, le lecteur saura peu de choses du reste du pays de Tsongor, pas même son nom. Il semble vaste, mais ne seront évoquées que quelques villes : Saramine, citadelle suspendue au-dessus de la mer ; Solanos, au bord du fleuve, « avec ses berges couvertes de palmiers-dattiers, comme une oasis au milieu de la rocaïlle ». Entre les deux, des forêts, des archipels, des déserts et des montagnes aux confins du royaume. Des lieux hostiles aussi. En fait, et bien que l'auteur évoque des territoires inconnus, tout se passe comme si le royaume de Tsongor était une sorte d'île géante, dont les limites sont « les dernières terres inexplorées. Aux confins du monde. Après cela, il n'y avait plus rien, que l'océan et les ténèbres... ». Un pays au cœur de nulle part, en somme.

De même n'est-il pas dit que l'histoire se déroule dans des temps anciens. Comme le lieu, le temps est indéterminé. Mais l'onomas-tique des personnages et des lieux, les carava-nes, les immenses richesses... éveillent en nous des images, nous ramènent aux Mille et une Nuits, aux temps immémoriaux des seigneurs tout puissants.

Les deux principaux protagonistes de l'histoi-re sont liés de façon indéfectible par la leur : Tsongor et Katabolonga. Jeune homme, Tsongor a quitté en le haïssant, le roi son père, qui lui refusait tout héritage, bien décidé à construire son propre empire, « plus vaste que celui qu'on lui refusait... (A) parcourir des terres nouvelles. Porter le fer. Entreprendre des conquêtes aux confins des terres connues ». Et pendant vingt ans, il n'a rien fait d'autre que la guerre. Rattachant chaque fois à son royaume les terres et les habitants vaincus. En somme, le roi Tsongor « vieillit à cheval. Le fer à la main ». Jusqu'au jour où, parvenu dans le pays des terribles Rempants, alors qu'une fois enco-re il est vainqueur, il voit sortir d'un bois un ennemi, « Nu. Sans armes. Le visage haut. Sans trembler ». Qui demande à lui parler. Et qui se présente ainsi : « Je suis Katabolonga... (Je suis venu) te dire ce qui doit être dit. Tu as rasé ma maison. Et tué mes femmes. Tu as pié-tiné mes terres... Je suis Katabolonga et je te tuerai. Car, par ma hutte piétinée, par mes femmes tuées, par mon pays brûlé, ta mort m'appartient ». Chacun s'attend à ce que Tsongor le tue. Mais Tsongor se contente de

répondre: « Ma mort t'appartient. Elle est à toi. ... Je te propose d'être le porteur de mon tabouret d'or... Tu veilleras sur moi. Le jour où tu voudras reprendre ce qui t'appartient... je ne me battrais pas. Tu me tueras... »

Bientôt, Tsongor renonce à guerroyer. Se met à régner en bon roi soucieux de la prospérité de son royaume. Et les années passent, au cours desquelles Katabolonga, assumant son rôle honorifique de porteur du tabouret d'or, suit partout le roi, « comme l'ombre du remords. Lui rappelant sans cesse ses crimes et le deuil », mais apparemment « liés d'une amitié profonde et silencieuse ». Autres personnages de cette aventure, les enfants de Tsongor : Les aînés, les jumeaux Sako et Danga, se disputant le droit au trône. Puis Liboko, proche de leur unique sœur, Samilia qui doit se marier le lendemain. Enfin, le cadet, Souba que Tsongor va charger de lui construire « sept tombeaux. Par le monde. En des endroits reculés que personne ne peut atteindre... Sept tombeaux secrets et somptueux ». Ensuite, revenir à Massaba et emporter son cadavre dans le tombeau de son choix. Et puis, les deux protagonistes à l'origine du bouleversement de cette histoire : Kouame, le prince des Terres du Sel, qui a décidé de « mettre aux pieds de Samilia tout ce qu'il possède. Son royaume. Son nom ». Enfin, générant le malheur qui va suivre, Sango Kerim à qui, petite fille, au cours de leurs jeux enfantins, Samilia avait promis de l'épouser. Et qui, à la veille du mariage vient exiger de la jeune fille et de son père, qu'ils tiennent la parole donnée il y a bien longtemps.

L'histoire : A l'annonce du mariage, chaque membre du royaume a offert son obole à la jeune fiancée, de sorte que « c'était un gigantesque amas de fleurs, d'amulettes, de sacs de céréales et de jarres de vin. C'était une monta-

gne de tissus et de statues sacrées. Chacun voulait offrir à la fille du roi Tsongor un gage d'admiration et une prière de bénédiction... ». Mais le mariage étant pour le lendemain, les cadeaux du fiancé allaient arriver et « les serviteurs du palais, toute la nuit, n'avaient cessé de faire des allers-retours entre la montagne de cadeaux de la ville, et les salles du palais. Ils transportaient ces centaines de sacs, de fleurs, de bijoux... ».

On pouvait donc croire que la paix régnait sans conteste sur le royaume de Tsongor. En tout cas, au petit matin, jour où le prince Kouame devait offrir ses présents, tout dormait paisiblement dans le palais. Même Katabolonga, chaque jour le premier levé « n'était touché d'aucune anxiété », à l'aube de cette journée qui s'annonçait harassante. Pourtant, lorsqu'il pénétra dans la chambre royale après avoir traversé le palais, « il se figea brusquement. L'air qui lui caressait le visage lui murmurait quelque chose qu'il ne parvenait pas à comprendre ». Écoutant le silence, il eut soudain le pressentiment que ce jour où devait régner la liesse, se terminerait en tragédie, qu'« aujourd'hui, il tuerait le roi Tsongor. Que ce jour serait le dernier où il porterait le tabouret d'or ». Quant à Tsongor, lorsque Katabolonga l'ayant éveillé, lui dit « C'est pour aujourd'hui, mon ami », il répondit « je sais », pensant simplement aux mille tâches royales qui l'attendaient.

La journée s'écoula dans le calme fiévreux de l'approche des grands événements. Lorsque le soleil commença à décliner, que le roi fut installé sur la terrasse pour admirer la scène, tous les regards se portèrent vers la plaine du sud, où était supposée apparaître la caravane de Kouame. Soudain, l'irritation gagna le roi, lorsque la meute de la porte ouest se mit à hurler, et qu'il se demanda pourquoi les

ambassadeurs entraient par là, alors que la porte sud les attendait, avec la munificence d'une réception royale. « Mais ce n'est pas un cortège qu'il aperçut. Au centre de l'avenue, un homme avançait, seul, au pas régulier d'un grand chameau orné de mille couleurs ». Cet homme demanda audience au roi qui quitta l'assemblée et se rendit à la salle du trône.

L'homme, après les politesses d'usage, se présenta : « Je suis Sango Kerim ». Commença alors un quiproquo, entre le roi heureux de retrouver à la veille du mariage, l'ami qui avait partagé les jeux de sa fille, et à qui il souhaitait la bienvenue ; et l'homme qui, soudain, dissipait le malentendu en disant sèchement : « Aujourd'hui, je reviens car j'ai fini mon errance. Je reviens car Samilia est à moi... » Comprenant enfin sa méprise, Tsongor répliqua « Elle se marie demain. Je te l'ai dit ». A quoi Sango Kerim rétorqua : « Elle se marie demain. Mais avec moi ». Et il se retira, laissant son auditoire plongé dans la plus vive consternation.

Arriva bientôt la caravane de Kouame. Ses ambassadeurs déversèrent dans les rues et la salle du trône d'inouïes richesses, tandis que la famille et les conseillers royaux, incapables de se réjouir subissaient ce déferlement. A la fin de plusieurs heures d'offrandes, les ambassadeurs saluèrent enfin, et se retirèrent.

« Alors commença la grande nuit blanche du roi Tsongor ». Seul avec Katabolonga, il évoqua la situation. Redoutant d'affronter Kouame et sa probable immense colère. Certain que Sango Kerim ne céderait pas. Incapable finalement de choisir entre les deux jeunes gens. Concluant que seule sa mort pourrait sauver son royaume. Car s'il mourait, « on ordonnera le deuil. Tout s'arrêtera. Un voile de silence épais tombera sur la ville... »

Le peuple entier pleurera, mais la guerre sera évitée. Sa décision prise, il convoqua son plus jeune fils, Souba, pour le charger d'aller à travers le monde, en secret de ses frères, construire ses tombeaux. Il chargea Katabolonga d'informer sa famille de sa mort ; et lui confia la responsabilité de respecter les rites funéraires jusqu'au retour de Souba. Mais il ne pouvait mourir sans avoir expié ses fautes. C'est pourquoi il décida qu'il mourrait sans être tout à fait mort. Il serait d'ici le moment de sa vraie mort, une ombre errante aux portes de l'au-delà, mais entendant les rumeurs du monde, comprenant ce qui se passait dans le royaume. Il remit alors à Katabolonga la pièce de monnaie avec laquelle il avait quitté le royaume de son père. Seule, elle serait capable de le faire passer, enfin, dans cet au-delà.

Ayant terminé d'expliquer ses intentions à son fidèle serviteur, il lui tend un poignard, afin que celui-ci reprenne « ce qui est à lui ». Mais Katabolonga est incapable de tuer celui qui est devenu son ami et laisse tomber le poignard. Tsongor le ramasse, s'ouvre les veines et se meurt en suppliant de l'achever. Katabolonga saisit alors le poignard et en pleurant, le plonge dans le ventre du vieillard. Le pacte ancien est réalisé.

Le premier à venir présenter ses condoléances fut Kouame. Il assura à la famille qu'il attendrait la fin du deuil pour épouser Samilia. Mais avant qu'il se fût retiré, entra sans se faire annoncer Sango Kerim. D'emblée hostile, il s'adressa à Kouame : « Je suis venu chercher Samilia ». Voyant s'envenimer la dispute entre les deux prétendants, Katabolonga se leva et dit : « ... Je me lève devant vous et je dis ce qu'il voulait que vous entendiez. Le deuil est tombé sur Massaba. Enterrez vos désirs de mariage avec son cadavre. Repartez d'où vous venez... Tsongor ne veut insulter aucun de

vous. Du fond de sa mort, il vous supplie de renoncer».

Alors, Kouame se retira en promettant d'attendre aussi longtemps qu'il le faudrait. Mais Sango Kerim, déclara : « ... Je n'attends pas, non. Je n'obéis pas à Tsongor. Les cadavres ne donnent pas d'ordres aux vivants... ». Et, s'adressant à Samilia, il ajouta : « Demain, à l'aube, je me présenterai aux portes de la ville. Si tes frères ne te mènent pas jusqu'à moi, ce sera la guerre sur Massaba ».

Souba quitta Massaba à dos de mule. Chaque ville où il passait saluait en lui le messenger de la mort du roi. Et du malheur tombé sur la cité. « A l'aube, Sango Kerim descendit des collines... Il alla à la porte principale qu'il trouva fermée. Il constata que Samilia n'était pas là. Qu'aucun des frères n'était venu le saluer... Que le drapeau des Terres du Sel flotait avec celui de Massaba... Soit », dit-il, « maintenant c'est la guerre ».

Finalement, la mort sacrificielle de Tsongor ne changea rien. Bientôt, les deux armées s'affrontèrent. D'un côté, l'armée de Massaba, alliée à celle de Kouame comprenant les mangeurs de Khat, hébétés de drogue ; les Surmas ; et les « Chiennes de guerre » ainsi appelés parce qu'ils se paraient comme des femmes pour offenser leur ennemi. De l'autre, l'armée de Sango Kerim, « composée de tribus que l'on ne connaissait pas à Massaba. Une armée bigarrée venue de loin, qui lançait sous le soleil implacable, des malédictions étranges en vue des murailles ». La guerre débuta.

Mais déjà, au palais, les deux aînés se disputaient le droit de commander. Après une violente querelle, Danga quitta la ville en secret et rejoignit Sango Kerim. Avec lui, chevauchait Samilia. Lorsque Sango Kerim la vit, un

sourire se dessina sur son visage, mais aussitôt, elle lui dit : « Ne souris pas car c'est le malheur qui se présente à toi. Si tu m'offres l'hospitalité de ton campement, il n'y aura plus de trêve... La guerre sera féroce... Je te demande l'hospitalité, mais je ne serai jamais à toi ». Sango Kerim répondit : « Ce campement est à toi. Et si tu t'appelles malheur, alors oui, je veux étreindre le malheur tout entier et ne vivre que de cela ». Quand Sako, Liboko et Kouame apprirent la défection de Danga et de Samilia, Sako dit simplement : « Cette fois, c'est sûr, nous mourrons tous. Nous. Eux. Il ne restera plus personne ».

De ce moment, dans la chaleur excessive qui oppressait Massaba et la plaine environnante où se déroulait la guerre, la mort fut omniprésente. Jour après jour, les combats faisaient rage. Un soir, après la distribution du butin, l'un des chefs de Sango Kerim le supplia d'arrêter la guerre, puisqu'ils venaient de remporter une victoire et qu'il avait près de lui la femme qu'il était venu chercher. Mais plus rien ne pouvait l'arrêter. Des mois, des années de lutte, ininterrompus, rendirent les deux armées tellement semblables, qu'un jour, pensant mourir le lendemain, Kouame se glissa dans le campement de Sango Kerim et pénétra dans la tente de Samilia. Persuadée elle aussi de son inévitable mort, elle se donna à lui. Et il la quitta au petit matin, pensant revenir vers sa mort. Mais de part et d'autre arrivèrent des renforts : Les Cendrés dans le camp de Sango Kerim. Et bientôt dans celui de Kouame, sa mère, « l'impératrice Mazébu. On l'appelait ainsi parce qu'elle était la mère de son peuple, et qu'elle et ses amazones chevauchaient des zébus ».

Les hostilités reprirent avec une énergie nouvelle. Massaba brûla. Sur le visage de Samilia, « un masque de douleur était tombé. Elle ne

parlait plus à personne... Elle avait maintenant la confirmation que le malheur était sur elle et ne la lâcherait plus ». Les mois passèrent. Un jour, Kouame décida de rencontrer Sango Kerim, et de lui proposer que Samilia mourût, puisque aucun des deux ne la posséderait jamais. Lorsque Sango Kerim apprit que Samilia s'était donnée à lui, il abonda dans son sens. Mais refusant de se suicider, la jeune fille les mit au défi de la tuer. Elle leur annonça qu'elle ne serait jamais à l'un d'eux, et que, désormais, ils ne se battaient plus pour elle. Elle défia les soldats qui depuis des mois mouraient pour elle, et lorsque pas un ne bougea, elle s'éloigna et disparut.

Pendant ce temps, dans le palais dévasté, le cadavre de Tsongor interrogeait Katabolonga sur ce qui se passait au-dehors, car soir après soir, il voyait passer des hommes, s'en allant vers l'au-delà. Parmi eux, son fils Liboko, le visage écrasé, était passé devant lui sans le voir. C'était trop de douleur, et Tsongor supplia Katabolongo de lui rendre la pièce afin qu'il sombrât dans la vraie mort. Mais le serviteur ne pouvait le faire. Il faudrait à Tsongor, assumer jusqu'au bout la douleur.

Des mois, des années encore s'écoulèrent. Tandis que Samilia s'éloignait de plus en plus du champ de bataille, errant et vivant d'aumônes, la guerre continuait. « De Massaba, il ne restait plus rien. Kouame et Sango Kerim étaient devenus deux ombres sèches aux corps exténués. Alors, une dernière fois, ils réunirent leurs armées dans la plaine, une dernière fois ils s'adressèrent la parole ». Sachant que ni l'un ni l'autre ne vaincrait, ils invitèrent les guerriers qui le souhaitent, à cesser de se battre et rentrer chez eux. Et ce fut la mêlée finale entre une poignée d'hommes ivres de vengeance et de sang. Soudain, l'un des soldats de Kouame, éperdu de drogue et ne reconnaissant person-

ne, s'approcha et de son glaive décapita Sango Kerim. A peine Kouame eut-il le temps de se réjouir que le même glaive le transperça, le jetant aux côtés de son ennemi tombé à ses pieds. Seuls restaient sur le champ de bataille quelques mourants et beaucoup de cadavres. Et le silence. La plaine appartenait désormais aux charognards.

Plus aucun bruit ne venait troubler le sommeil de Tsongor qui avait vu passer devant lui tous ses fils, sauf Souba. Dans son demi-sommeil, Tsongor ne pleurait plus. Lui, le guerrier de naguère, bouillait de rage devant la stupidité de ces hommes qui s'étaient entretués jusqu'au dernier, détruisant toute vie, toute beauté. Mais il pleurait encore sur Samilia à qui il n'avait rien donné, et dont il ignorait ce qu'elle était devenue.

Un jour, Katabolonga resté seul à garder son ami, vit arriver Souba, sa mission accomplie. Souba qui, au cours de toutes ces années, avait parcouru le pays et construit sept tombeaux. Sept tombeaux représentant toutes les facettes de ce qu'avait été Tsongor : vénéré, aimable et haïssable : Dans la splendeur des jardins suspendus de Saramine, un hommage à Tsongor le glorieux. Dans la Forêt des Baobabs hurleurs, une haute pyramide pour Tsongor le bâtisseur. Aux frontières du royaume, dans l'Archipel des Manguiers, un cimetière pour Tsongor l'explorateur. Dans les Terres du Centre, parmi d'immenses salles troglodytes, le souvenir de Tsongor le guerrier, au milieu de milliers de statuettes de guerriers en terre. Dans le Désert des Figuiers solitaires, au milieu des dunes et du vent, une haute tour de pierre ocre visible à plusieurs jours de marche, pour Tsongor le père qui avait élevé ses cinq enfants avec générosité. Après Solanos, dans la crique infestée de cadavres de tortues, un tombeau pour Tsongor le tueur. Enfin, au milieu de

hautes montagnes pourpres, sillonnées de longs défilés, sur une terre belle et sauvage qui n'était pas à l'échelle humaine, un hommage à la grandeur de Tsongor. C'est là, dans ces montagnes que Souba et Katabolonga apportèrent le cadavre de Tsongor. Et le déposèrent au plus profond du tombeau. Puis, Katabolonga sortit d'une boîte la pièce qu'il glissa entre les dents de Tsongor : « Tout était achevé. Au terme de sa vie, Tsongor mourait avec pour seul trésor la pièce de monnaie qu'il avait emportée à la veille de sa vie de conquêtes... Il sourit avec tristesse, en contemplant les visages de son fils et de son vieil ami et mourut pour la seconde fois ».

Alors, Katabolonga invita Souba à partir et commencer sa vie, tandis qu'il se couchait au pied du tombeau de son maître et ami, afin d'achever à ses pieds la sienne. Souba sortit au grand soleil, les yeux pleins de ce sourire malheureux, sachant qu'il était dû à la disparition de Samilia. Et là, enfin libre de vivre sa propre existence, il décida de construire un palais, qui porterait le nom de sa sœur. Un palais ouvert à tout le monde. De sorte que, peut-être, un jour, au cours de son errance, elle entendrait parler de ce palais qui portait son nom, et reviendrait.

Ainsi s'achève sur une note d'espoir ce roman sombre et douloureux tout au long de ses pages. Un espoir bien ténu, puisque Samilia continuait d'aller. « Les paysans contemplaient cette femme en noir qui allait tête baissée... Sans jamais parler... Elle vieillit sur les routes. Elle finit par atteindre les limites extrêmes du royaume. Et sans même s'en apercevoir, elle passa cette dernière frontière, s'enfonça dans des terres inexplorées. Alors, vraiment, elle ne fut plus rien. Elle n'avait plus ni nom ni histoire. Elle avançait, têtue, sur les routes et les chemins. Jusqu'à n'être, pour tous, qu'un point

qui disparaît dans le lointain ». Et, pour Souba, ce fut le début d'une attente, puisque désormais seul au monde, lui que son père avait préservé en l'éloignant de la guerre qu'au fond, il savait inévitable, il prenait de nouveau en mains la perpétuation de la mémoire familiale.

« La Mort du roi Tsongor » est un roman épique et initiatique, brossé avec une grande virtuosité par un écrivain au style inactuel et atypique, parce qu'à la fois simple et riche d'images. Une épopée plongeant ses racines dans une antiquité imaginaire ; créant des mythes autour des éléments fondamentaux propres à toute collectivité : l'orgueil, l'honneur, le pouvoir. Donnant à ces rapports de force une connotation morale, puisque le richissime roi Tsongor termine avec une unique pièce dans la bouche. Et que son fils, Souba, devenu au fil de son cheminement, de plus en plus « petit » et humble, au point de souhaiter être « seul. Invisible », trouvera la paix dans la certitude du devoir accompli, de la fidélité, et de la mémoire.

Un roman qui sait réconcilier le foisonnement, la luxuriance même de la paix et de la guerre avec la recherche métaphysique de Souba, solitaire, aride comme les contrées traversées. Qui mêle le quotidien à la magie, comme si ces deux éléments étaient indissociables. Qui sait construire une réflexion sur la vie, la mort, la haine sans l'amour, la famille, l'humain en somme ; faire, avec une impressionnante puissance évocatoire, succéder des moments de liesse aux plus sanglantes scènes de combats ; constituer le drame d'un royaume qui se déchire au cœur d'un continent ancestral ; donner un souffle à une superbe fresque où l'on retrouve à la fois les traits de la tragédie antique, et du récit épique, décrivant les souffrances et les dissensions d'une fratrie royale séparée par le destin qui prend ici la

forme du respect de la parole donnée.

Un roman magnifique, qu'on lit sans s'arrêter. Remarquablement bien écrit, poétique, prenant, touchant, poignant souvent. A lire comme un conte et une odyssée. Car s'il est une autre qualité à attribuer à cet ouvrage, c'est la force de l'oralité, qui puise dans l'imagination collective, pour donner vie à une saga maudite ; et qui, bien qu'apparemment « exotique » rejoint finalement le plus

profond de notre culture et de nos racines.

Qui, l'ayant lu, n'aurait envie de le raconter, en tentant d'en sauvegarder toute la poésie ?

Jeanine RIVAIS

LA MORT DU ROI TSONGOR

de Laurent Gaudet

Edition Actes Sud « Babel », 205 pages

Prix : 7 euros 50

Privé de titre

Les deux registres d'Andrea Camilleri

la Sicile historique et le roman policier régionaliste.

Andrea Camilleri est né en 1925 à Porto Empédocle, près d'Agrigente. Adolescent, il a la passion du théâtre et entame une carrière de régisseur. Puis il adapte et met en scène de nombreuses pièces de théâtre, de Pirandello à Beckett, d'Adamov à Ionesco, de Brecht à Simenon. Il réalise des séries culturelles et policières pour la radio-télévision italienne et enseigne au Centre expérimental de la cinématographie à Rome ainsi qu'à l'Académie nationale d'art dramatique. Il sera également chroniqueur dans divers journaux. Ami de Leonardo Sciascia, ce n'est que tardivement, à 57 ans (1982), qu'il commence à écrire sur la Sicile d'où il était parti très tôt pour y revenir sans cesse. Il connaît immédiatement un grand succès public en Italie avec des tirages de best-sellers ; après son premier roman policier, tiré à plus de 60 000 exemplaires, on estime qu'il a vendu 5 millions de volumes entre 1997 et 2001 et 22 de ses romans sont traduits en français. Ses ouvrages sont entrés dans la

«Meridiani», la Pléiade italienne de l'éditeur Mondadori.

Camilleri écrit sur deux registres :

- des romans historiques inspirés de documents d'archives qui ont pour cadre la Sicile de la seconde partie du XIXème siècle ou le début du XXème ;
- des romans policiers contemporains qui mettent en scène un héros récurrent, le commissaire Salvo Montalbano et son entourage, dans la ville imaginaire de Vigàta (probablement une transposition de Porto Empédocle).

Toutes ses histoires se passent dans la région d'Agrigente, Porto Empédocle, Caltanissetta, sur la côte sud de la Sicile, à mi chemin entre Palerme et Syracuse. Les deux veines, bien qu'exploitant les mêmes lieux et les mêmes populations siciliennes typées, diffèrent par le genre et le style. . On peut noter que la Mafia n'est pas formellement mentionnée dans ses livres, mais elle est présente en filigrane, pro-